Encyclopédie berbère

5 | 1988
5 | Anacutas – Anti-Atlas

Annaba

(Hippone-Bône)

M. Cote et G. Camps

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2511
DOI : 10.4000/encyclopedieberbere.2511
ISSN : 2262-7197

Éditeur
Peeters Publishers

Édition imprimée
Date de publication : 1 avril 1988
Pagination : 674-685
ISBN : 2-85744-319-6
ISSN : 1015-7344

Référence électronique
M. Cote et G. Camps, « Annaba », *Encyclopédie berbère* [En ligne], 5 | 1988, document A225, mis en ligne le 01 décembre 2012, consulté le 10 décembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2511 ; DOI : https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.2511

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

© Tous droits réservés

Annaba

(Hippone-Bône)

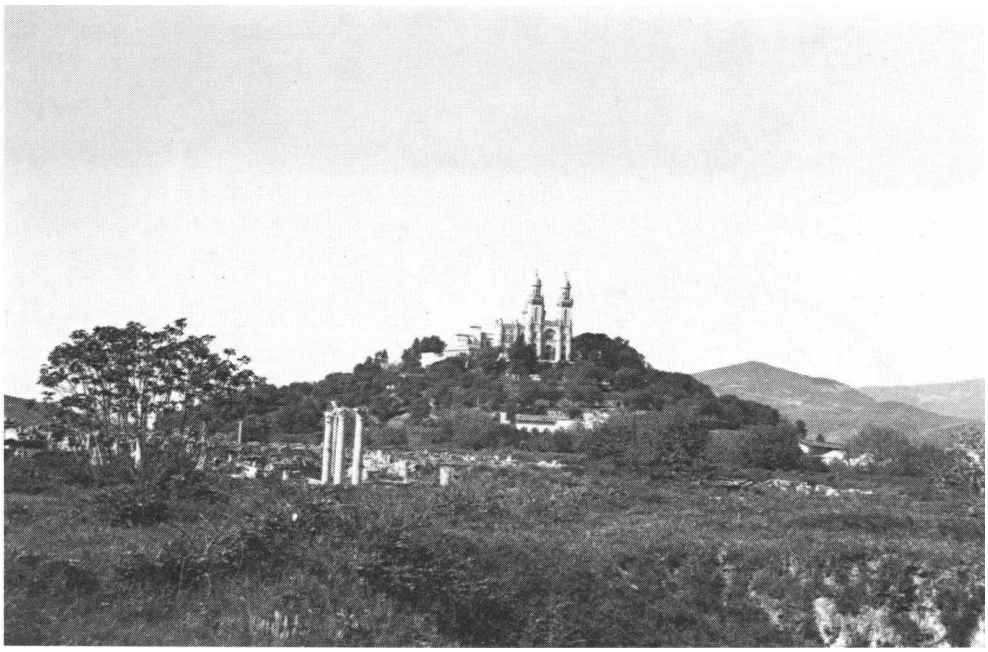
M. Cote et G. Camps

1 Hippone, Bône, Bouna, Annaba, la filiation toponymique apparaît évidente, même si pour certains le nom d'Annaba aurait pour origine le terme arabe signifiant « jujubier ». La filiation urbaine sur ce site, à travers deux millénaires, n'est pas moins évidente.

Le site (M. Côte)

2 Deux éléments conjoints sont à l'origine de la fortune de cette ville. L'un est constitué par une grande baie en faucille, protégée par le promontoire du Cap de Garde ; la baie sableuse et basse permettait l'implantation des ports d'autrefois en eau peu profonde, le promontoire assurait une protection naturelle contre la houle et les vents du nord-ouest.

Hippone : la colline saint Augustin. Photo G. Camps.



Mur en grand appareil repris dans la construction des villas du front de mer. Photo G. Camps.

3 Site de port remarquable que les besoins de la navigation moderne aux forts tirants d'eau ont perpétué en creusant des bassins et en projetant le port dans la mer par la construction de jetées.

4 Le second élément est constitué par la plaine qui s'ouvre au pied du massif de l'Edough, immédiatement derrière le cordon littoral. Elle a assuré tout à la fois le terrain d'assiette de la ville, et son hinterland agricole aux époques coloniales et actuelles.

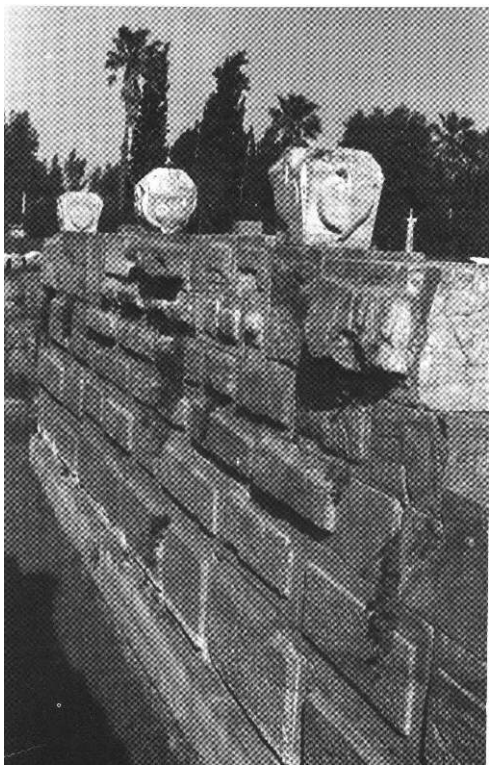
5 Annaba partage le privilège de ce type de site avec la plupart des autres villes portuaires du pays (Oran, Arzew, Alger, Bejaia, Collo, Skikda) ; mais seule Béjaia comporte une aussi bonne protection naturelle, seule Alger dispose d'une aussi belle plaine agricole ; seule Annaba porte à la perfection ces deux conditions à la fois.

6 Elle est par contre handicapée par sa position au sein du territoire algérien : position excentrique à l'extrême est du pays, à moins de 50 km de la frontière algéro-tunisienne. Le rayonnement d'Annaba s'est toujours heurté à cet obstacle.

Hippo Regius (G. Camps)

7 Des origines d'Hippone, nous ne savons rien. La plaine de la basse Seybouse et les collines qui la bordent ont toujours été très fertiles. Les Numides qui ont laissé un grand nombre d'inscriptions libyques, dont certaines datent de l'époque romaine, ont dû assez tôt entrer en relation avec les commerçants orientaux qui établirent un comptoir dont il ne reste aucune trace, sauf, peut-être, des statues en faïence d'origine égyptienne. Le document datable le plus ancien qui ait été trouvé jusqu'à ce jour sur le site d'Hippone est un tesson attique du Ve siècle av. J.-C. (J.P. Morel, 1962). Le nom d'Hippo qui fut porté durant l'Antiquité par deux cités littorales : Bizerte (Hippo Diarrhytus) et Bône (Hippo regius), est vraisemblablement d'origine phénicienne et doit s'appliquer à un accident topographique. Le

Hippone : mur à bossage. Photo G. Camps.



8 Le rapprochement avec le nom grec du cheval est tout à fait fortuit bien qu'il ait alimenté des étymologies fantaisistes.

9 La mention la plus ancienne de l'un des deux Hippo figure dans le Périple du Pseudo-Scylax sous la forme Hippou Accra qui semble s'appliquer à Bizerte, mais Diodore de Sicile (XX, 57, 6) mentionne deux Hippou Accra. La première fut prise par Agathocle, l'autre par son lieutenant Eumaque. L'Hippou Accra d'Agathocle qui est entourée par un lac ne peut être que Bizerte, l'autre, comme le dit S. Gsell, est dès lors

vraisemblablement Annaba, à moins qu'il ait existé une troisième Hippou qui aurait été occupée par Eumaque, ce qui paraît peu acceptable.

10 En fait, l'histoire d'Annaba ne commence, comme pour la plus grande partie de l'Afrique, que pendant la Seconde Guerre punique. Un fait est sûr, la ville faisait alors partie du domaine de Carthage ou de celui de Syphax, qui s'était emparé du royaume massyle. Hippo devint une ville « royale » de l'État numide créé par Massinissa, on ne sait quand exactement elle entra en sa possession.

11 Quelle est la signification de l'épithète accolé désormais au nom de la cité ? D'autres cités du royaume portent le même qualificatif : Bulla regia, Thimida regia, Zama regia. On a supposé que ces villes devaient leur nom au fait qu'elles étaient des résidences royales, sorte de capitales secondaires dans lesquelles les rois avaient des trésors et des palais. Or ni Cirta, ni Siga, ni plus tard Iol-Caesarea qui furent des capitales où résidèrent effectivement les souverains ne reçurent jamais le qualificatif de regia. En revanche, Thimida regia ne possédait même pas une résidence royale puisque Hiempssal dut habiter une maison appartenant à un particulier (*B.I.*, XII, 3). Il faut noter que regia n'est pas, dans ces cas, un substantif mis en apposition au nom de la ville, mais bien un adjectif qui s'accorde, ainsi à Zama regia s'oppose Hippo regius. Cette remarque permet de rejeter le sens de « Résidence royale » qui est celui du substantif « regia ». Il n'est pas impossible que ces villes « royales » aient chacune fait partie d'un domaine royal et qu'elles aient appartenu en toute propriété au roi qui y résidait, le cas échéant. Le même qualificatif s'applique à de menues bourgades : Aquae regiae, en Byzacène, Regiae en Maurétanie césarienne occidentale.

12 L'Hippone numide n'est guère mieux connue que l'Hippone punique. Cependant les fouilles, en particulier celles de E. Marec, ont mis au jour d'importantes murailles en appareil cyclopéen ou en gros appareil en pierres à bossages sur lesquelles vinrent prendre appui des constructions d'époque romaine, en particulier les somptueuses villas du bord de mer. Longtemps, ces murs cyclopéens ou en grand appareil furent attribués aux architectes phéniciens, ils furent considérés par les uns comme les restes des quais de l'emporium punique, par d'autres comme des remparts. Ils sont en fait des murs de soutènement le long du front de mer pour protéger la plaine basse de la Seybouse et le site de la ville des tempêtes et des affouillements. Ce front de mer fut avancé à plusieurs reprises. Les sondages judicieux de J.-P. Morel ont permis de dater avec assez de précision, grâce à la céramique, le mur oriental de la première moitié du IIe siècle av. J.-C, le mur occidental et la muraille en grand appareil proche des Thermes nord seraient du milieu du Ier siècle av. J.-C, le mur occidental serait plus récent encore, il daterait de l'époque augustéenne. Toutefois une bonne partie des blocs à bossage utilisés dans ces constructions semble bien être des remplois provenant de grands bâtiments de l'époque numide. Un chapiteau ionique archaïque doit être compté parmi les vestiges de la ville numide. Hippone numide était en relation étroite avec la Campanie ; la quasi-totalité de la céramique importée étudiée par J.-P. Morel est postérieure au IIIe siècle av. J.-C. et appartient à la Campanienne A d'origine napolitaine.

13 Lors des guerres civiles entre Pompéiens et Césariens, l'importance d'Hippone apparaît lors du dernier acte : l'Imperator Metellus Scipio, chef du parti pompéien, surpris dans la rade par la flotte de Sittius alors qu'il s'apprêtait à gagner l'Espagne, se donna la mort, suivant ainsi le sort de ses alliés Caton d'Utique et Juba Ier.

14 Hippone devint l'une des grandes villes de la province d'Africa nova créée par César. Un trophée en bronze, pièce exceptionnelle, fut élevé sur le forum de la ville, sans doute

pour rappeler la victoire sur les Pompéiens et les Numides. Les ruines d'Hippone eurent la chance de ne pas être recouvertes par les villes médiévale et moderne qui furent établies plus au nord. Entre les lieux-dits Bounah (ou colline saint Augustin occupée aujourd'hui par la basilique moderne) et Gharf el Artran couronné par le Musée, les fouilles de E. Marec ont mis au jour plusieurs quartiers : celui du Forum au centre, voisin du Théâtre adossé à la colline saint Augustin, les grands thermes dans le secteur nord, bâtis sous Septime Sévère, le quartier chrétien autour de la basilique qui fut celle de saint Augustin, le quartier du front de mer avec ses riches villas. De ces villas furent extraites des mosaïques de grand intérêt, telles celles dite de la chasse (en réalité la capture d'animaux sauvages destinés aux *Venationes :* panthères, onagres, autruches, voir notice *« africane »),* ou celle de la pêche, du labyrinthe, des neuf Muses, de l'Apollon Melqart, du triomphe d'Amphitrite...

15 Le forum d'Hippone est le plus grand qui ait été découvert en Afrique du Nord. La place mesure 76 m sur 43 m ; de magnifiques portiques l'encadraient. Du forum et des grands thermes furent retirées des statues de bonne qualité : Vespasien, Aphrodite, Dionysos, Hercule.

16 Sous le règne d'Hadrien fut achevé un aqueduc qui aboutissait à des citernes encore en usage de nos jours. Il faut dire que l'Hippone romaine était devenue une riche cité, l'un des principaux ports pour l'exportation du blé numide. Hippone était le siège de l'un des légats du Proconsul d'Afrique et de plusieurs bureaux de l'administration impériale, en particulier celui du procurateur de l'Annone* et des domaines impériaux. Érigée en municipe par Auguste, la ville devint colonie sous les Antonins.

17 L'importance d'Hippone se juge aussi au nombre de routes qui desservaient l'agglomération. On en dénombre huit, deux littorales et six autres qui allaient à Cirta, à Tipasa de Numidie et Theveste, à Thagaste, à Simithu, à Tacatua par le lac Fetzara, à Rusicade en passant au sud du même lac.

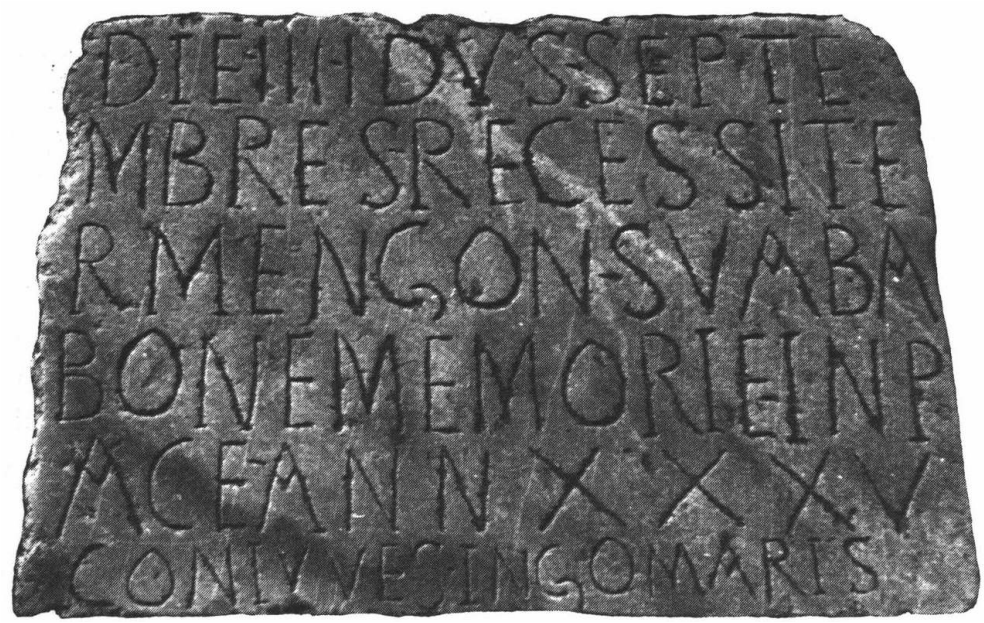
18 Le nom d'Hippone est inséparable de celui du plus célèbre de ses évêques, saint Augustin*. Grand port fréquenté par des Orientaux, Hippone fut, comme Carthage, précocement évangélisée. En janvier 259, l'évêque Theogènes fut mis à mort en même temps que trente-six autres martyrs durant la persécution de Valérien. Leontius, un de ses successeurs, connut également le martyre sous Dioclétien, en 303 ; l'année suivante ce fut le tour de Fidentius et de dix-neuf de ses fidèles. Une *memoria* élevée en l'honneur de ces vingt martyrs est mentionnée par saint Augustin. Le schisme donatiste*, apparu en 312, faillit triompher à Hippone — on sait la longue lutte qu'Augustin, devenu évêque, mena contre les donatistes. La ville possédait alors de nombreux sanctuaires chrétiens, les catholiques possédaient la *basi-lica Pacis* (ou *major),* la *basilica Leontiana,* celle des Huit Martyrs, la *Memoria* de saint Théogènes et celle des Vingt Martyrs. Les donatistes avaient leur propre basilique.

19 Sous l'épiscopat d'Augustin, Hippone fut le siège de trois conciles, en 393, 395, et 427. La personnalité d'Augustin était telle que le siège épiscopal d'Hippone peut être considéré, en cette fin du IVe siècle, comme le centre de la pensée chrétienne occidentale. Mais déjà pèse une nouvelle menace : en 429 les Vandales de Genséric passent de Bétique en Afrique. En 430, ils sont sous les murs d'Hippone ; au mois d'août Augustin meurt à l'âge de 76 ans. La ville résiste encore une année entière avant de capituler. Elle ne fut pas détruite ni même pillée. Genséric en fit sa capitale jusqu'au moment où il s'empara, par surprise, de Carthage (octobre 439).

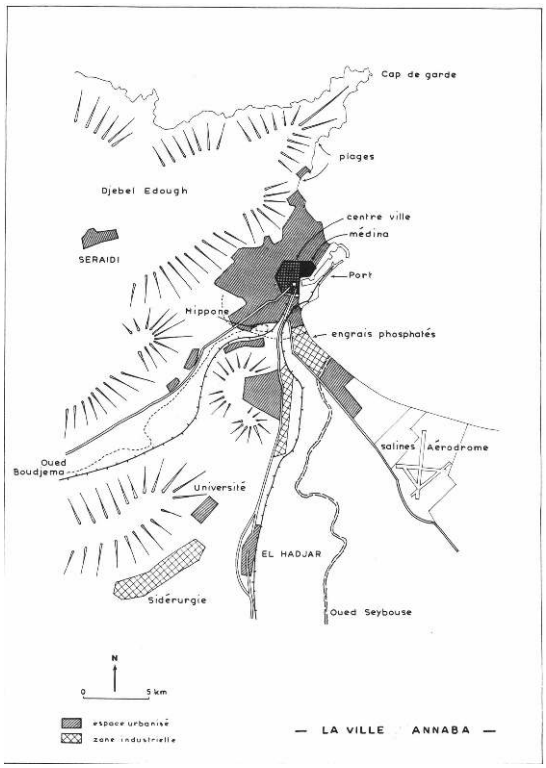
20 De l'Hippone vandale, qui se perpétue dans les monuments de l'époque impériale, il subsiste peu de traces. Il n'y a guère de constructions attribuables à cette époque, on reconnaît plusieurs transformations dans quelques villas et monuments publics. L'art de la mosaïque subsiste et subsistera pendant le siècle de domination byzantine. L'épitaphe, datée de septembre 474, d'une certaine Hermengon, d'origine suève, épouse du Vandale Ingomar, prouve le maintien, à Hippone, d'une garnison ou du moins d'une présence physique des Vandales.

21 Le déclin irrémédiable se poursuit sous les Byzantins, malgré les fortifications édifiées sur la colline. Puis ce ne sont que des bribes d'histoire qui nous sont rapportées, mêlées à des légendes, comme celle qui attribue au calife Othman la destruction de la ville romaine. En Noweiri nous apprend que de nombreux réfugiés vinrent s'établir à Hippone après la prise définitive de Carthage par les Arabes en 698 ; il faut donc penser que la ville avait encore une certaine importance pour accueillir ces malheureux. Deux siècles plus tard, le nom même de la ville semble près de disparaître. El Bekri ne connaît que la *Medina Zaoui.* A la fin du Xe siècle, l'emplacement de la cité antique est définitivement abandonné, sans doute à la suite du déplacement du lit de la Seybouse. C'est donc une ville nouvelle *(Bouna el Hadida)* qui s'édifie à deux kilomètres plus au nord, sur le promontoire qui domine le port actuel. Cette agglomération, qui reçoit une enceinte en 1058, deviendra une place de commerce fréquentée par les Catalans et les Génois mais aussi un port de corsaires, surtout à l'époque turque.

Épitaphe d'Hermengon la Suève. Photo G. Camps.



La ville d'Annaba.



Du Bône colonial portuaire... (M. Côte)

22 Dès l'époque turque, Annaba a fonctionné comme port, localisé à 2 km au nord-est des ruines d'Hippone ; la ville avait préféré les tout derniers contreforts du massif de l'Edough, à l'abri des inondations de l'oued Seybouse. Mais elle n'était qu'une toute petite ville. La colonisation en a fait un grand organisme portuaire et une ville importante.

23 Bône était en effet un élément du dispositif colonial d'encadrement de l'espace. L'on retrouve là les éléments de la trilogie classique : région minière/voie ferrée/port. La ville avait l'avantage de disposer d'un double hinterland. Hinterland agricole à courte distance, dans la plaine : la colonisation agraire s'y implanta en force dès le milieu du XIXe siècle, sous forme d'une petite colonisation besogneuse, supplantée à partir des années 1880 par de grands domaines capitalistes. Hinterland minier à moyenne et grande distance, qui justifia dès le XIXe siècle la construction d'une voie ferrée Annaba-Tebessa. Le port, progressivement agrandi, était chargé de l'exportation des produits agricoles et miniers vers la métropole. La continuité du trafic portuaire fut assurée par l'ouverture de nouvelles mines à mesure que les précédentes déclinaient : fer d'Ain Mokra en 1865, phosphates du Dyr en 1893, phosphates du Kouif en 1912, fer de Ouenza en 1921, fer de Bou Khadra en 1930, phosphates du Djebel Onk en 1966.

24 Pendant un siècle, la ville de Bône a vécu au rythme de son trafic portuaire. C'est lui qui constituait le moteur de l'économie régionale, entretenait des activités induites (commerce, transformation industrielle), faisait la prospérité de la forte colonie française implantée là : en 1954, les Européens représentaient 43 % de la population de la ville (114 000 habitants), et occupaient 58 % des logements.

À l'Annaba post - coloniale industrielle...

25 A l'Indépendance, la ville a accusé le coup du départ massif des Européens, son économie périclita, les ruraux appauvris affluèrent en ville.

Annaba vue de l'ouest. Photo G. Camps.

26 Puis progressivement, la ville retrouva son rôle portuaire, commercial, administratif, mais le nouveau pouvoir en place à Alger prit pour elle une option originale : en faire un grand pôle industriel. Annaba est le type même de ces pôles industriels littoraux définis par l'Algérie indépendante et socialiste (Arzew, Skikda, Annaba).

27 En fait, cette option était déjà inscrite dans les grandes lignes du Plan de Constantine (1958), qui avait décidé l'implantation à Annaba d'une sidérurgie « sur l'eau », alimentée par le fer de Ouenza-Bou Khadra. Héritant du chantier, l'Algérie le reprit à son compte, en réorientant le projet : pouvoir de décision à Alger, énergie assurée par le gaz d'Hassi Rmel, production destinée avant tout au marché intérieur. D'une capacité initiale de 400 000 tonnes, la sidérurgie d'El Hadjar a été agrandie dans les années 1975 à 2 000 000 t, et occupe aujourd'hui 18 000 travailleurs. C'est le plus grand complexe industriel du pays.

28 Il est complété par d'autres unités industrielles, les unes issues d'unités coloniales rénovées (matériel ferroviaire), les autres correspondant à des créations ex-nihilo (engrais phosphatés, charpente métallique, agro-alimentaire...). L'emploi industriel de la ville, qui était tombé de 4 800 en 1954 à 3 900 en 1966, est aujourd'hui de 30 000.

29 Lancée en avant par ce boom économique, Annaba compte aujourd'hui 400 000 habitants, et est par la taille la quatrième ville du pays.

30 L'on comprend qu'elle fut un temps la vitrine du développement industriel du pays, et que tout hôte étranger ait eu droit à la visite du complexe d'El Hadjar. Aujourd'hui la ville serait plutôt regardée par les pouvoirs publics comme l'un de ces organismes

urbains mal maîtrisés, de ces concentrations urbano-industrielles à ne pas renouveler. C'est que l'urbanisation d'Annaba ne s'est pas faite sans problèmes.

Une ville littorale qui se continentalise

31 Du Cap de Garde à l'aérodrome des Salines, la ville épouse un bel arc littoral. Elle est cependant beaucoup moins tournée vers la mer que ne l'est Alger avec son splendide front de mer.

32 Le noyau historique, juché sur la colline au-dessus du port, ne joue plus grand rôle dans la ville : tronquée, marginalisée, la vieille médina turque connaît les processus communs à toutes les médinas algériennes : surpopulation (24 000 habitants sur 14 ha) et dégradation (85 % des habitants sont locataires de leur logement). Le centre-ville, situé immédiatement à l'ouest, a une autre ampleur : c'est la ville coloniale, qui a conservé ses paysages et son charme, symbolisé par le Cours de la Révolution où la jeunesse déambule le soir. Au-delà, les oppositions socio-spatiales sont brutales : quartiers aisés de résidences et villas au nord, jusqu'aux plages qui ourlent le rivage en direction du Cap de Garde ; quartiers populaires à l'ouest et au sud, où se juxtaposent cités de recasement, grands ensembles, et bidonvilles.

33 Bloquée dans son extension par la montagne au nord et la mer à l'est, l'urbanisation récente n'a pas eu d'autres possibilités que de gagner vers le sud, sur la plaine : soit dans la dépression du Boudjema, soit sur les terres de la Seybouse. Mais l'urbanisation anarchique sur ces terrains marécageux ne va pas sans difficultés (engorgements lors de chaque forte pluie, inondations graves de 1982). Le creusement d'un canal de ceinture, et plus récemment une vaste opération de débidonvillisation (Bou Hamara), ont tenté d'y mettre un peu d'ordre.

34 L'urbanisation a même gagné plus au sud, sur le territoire de la commune d'El Hadjar : c'est là en effet qu'avait été décidée l'implantation de la sidérurgie, à 15 km de la mer pour des raisons de portance insuffisante des terrains littoraux. L'industrie a eu des effets d'entraînement. A proximité des cités résidentielles, se sont implantées la jeune université et de multiples baraques.

Annaba, extension dans la plaine. Photo G. Camps.

35 La ville s'écarte ainsi progressivement de la mer qui l'a vue naître.

36 Des travaux importants sont en cours pour améliorer les liaisons de cet organisme urbain avec son environnement : liaisons ferroviaires fréquentes Annaba-El Hadjar, voie routière express Annaba-Berrahal, téléphérique reliant la ville à la station d'altitude de Séraïdi, située à 1 000 m au milieu des forêts de chênes-lièges.

Un divorce qui n'est pas consommé avec sa plaine

37 Les décennies récentes ont entraîné également une mutation dans les rapports de la ville avec sa plaine. Celle-ci avait fait la fortune du Bône colonial. Par une politique systématique de drainage et d'assainissement, la colonisation avait en effet mis en valeur la partie de la plaine située immédiatement au sud de la ville. L'Algérie indépendante a poussé plus loin cette mise en valeur, en profitant de la construction du barrage de la Cheffia, nécessité par les besoins en eau de la sidérurgie ; elle a mis la plaine en irrigation, dans le cadre d'un périmètre très moderne, couvrant 17 000 hectares. Les agrumes ont été conservés, le maraîchage et les cultures industrielles ont remplacé la vigne, de gros troupeaux laitiers alimentent la ville. Les exploitations ont été réorganisées, dans le cadre de grands domaines socialistes, qui disposent de 75 % de la superficie du périmètre.

38 Et pourtant, le mariage de la ville avec sa plaine est souvent conflictuel. L'urbanisation, dans sa progression vers le sud, a consommé plus de 3 000 hectares de terres agricoles. Les besoins grandissants en eau de la ville et de la sidérurgie (malgré la pratique du recyclage à El Hadjar) réduisent à la portion congrue la part du périmètre, qui n'est plus irrigué de façons optima. Un puissant réseau de ramassage personnel, au profit des unités industrielles, innerve chaque jour ces campagnes, dans un rayon d'une cinquantaine de kilomètres. Et plusieurs milliers de baraques - bidonville « éclaté » des candidats aux emplois industriels - se dressent à travers la plaine, hypothéquant les exploitations agricoles.

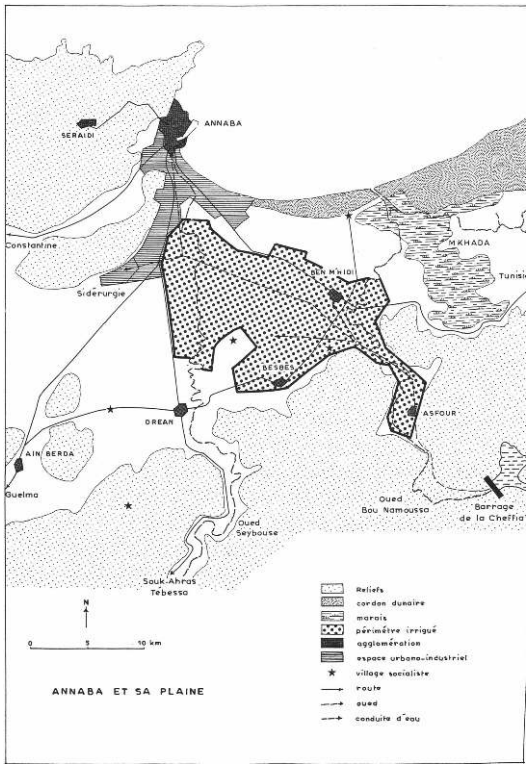
39 De façon similaire à la Mitidja, la région d'Annaba juxtapose deux espaces forts : un pôle agricole massif, un pôle industriel puissant ; mais comme en Mitidja, les concurrences l'emportent sur les complémentarités, la confrontation est inégale, la ville industrialisée tend à réduire sa plaine au rôle de bassin de ravitaillement et d'espace dominé.

Une métropole régionale incomplète

40 Dans le même temps, l'influence de la ville sur sa grande région s'est renforcée. Annaba joue aujourd'hui la fonction d'une métropole régionale pour un espace qui couvre 5 wilayas (Annaba, Tarf, Guelma, Souk Ahras, Tebessa), et s'allonge en une bande méridienne, transversale aux grandes zones physiques. L'épine dorsale de cette région est constituée par la voie ferrée, prolongée aujourd'hui jusqu'aux mines du Djebel Onk, et électrifiée. Les relais d'Annaba vis-à-vis de l'ensemble de cette aire sont constitués par les villes moyennes de Guelma, Souk Ahras, et Tebessa, et par une série de petites villes. A travers ce réseau, l'attraction d'Annaba sur la population s'est en 30 ans élargie jusqu'aux confins du Pays Nemencha ; à travers lui, la ville redistribue sur l'ensemble de la région ses flux de décisions et de produits. C'est ainsi que la production d'agrumes de la plaine, qui autrefois partait vers d'Europe, est aujourd'hui ventilée jusqu'aux limites du Sahara. De même, le trafic portuaire, qui à l'époque coloniale n'était que minier et comportait des sorties dix fois supérieures aux entrées, connaît aujourd'hui un renversement : 2,5 Mt aux sorties (minerais), mais 3,6 Mt aux entrées (marchandises générales, redistribuées sur tout l'intérieur du pays, le port d'Alger engorgé ne suffisant plus à ce rôle).

41 La région d'Annaba constitue ainsi l'une des régions économiques les plus structurées de l'Algérie. La ville n'en constitue pas pour autant une métropole régionale complète. Sa position excentrique dans le territoire national limite son aire de rayonnement à un espace réduit (2 millions d'habitants), et Annaba a toujours subi la forte concurrence de la vieille capitale intérieure, Constantine, qui bénéficie d'une situation générale beaucoup plus centrale. Aussi, malgré son université et plusieurs sièges sociaux d'entreprises nationales, il lui manque certains services de commandement qui en feraient une métropole régionale à part entière.

Annaba et sa plaine. Carte



BIBLIOGRAPHIE

G. Camps

MAREC E., « Le forumo d'Hippone », Libyca, archéol. Epigr., t. II, 1954, p. 373-414.

MAREC E., Hippone la Royale. Antique Hippo Regius, Alger, Imp. off. 2e édition, 1954, 129 p.

MAREC E., Monuments chrétiens d'Hippone, ville episcopale de saint Augustin, Paris, A.M.G., 1958, 260 p.

COURTOIS C., Les Vandales et l'Afrique, Paris, 1955, 455 p.

MOREL J.-P., « Céramiques d'Hippone », Bull, d'archéol. algér., t.I, 1962-63, p. 107-137.

MOREL J.-P., « Recherches stratigraphiques à Hippone », Bull, d'archéol. algér., t. III, p. 35-84.

M. Côte

CASTEVERT Cl., « Mise au point sur le périmètre irrigable de l'Oued Bou Namoussa », Annales algériennes géog., 1968, p. 93-100.

CHERRAD S.E., La plaine de la Bou Namoussa, irrigation, mise en valeur et organisation de l'espace, thèse de 3e cycle, Montpellier, 1979, 241 p.

DERDOUR H., Annaba, 25 siècles de vie quotidienne et de lettres, Alger, S.N.E.D., 1982 et 1983, 380 et 580 p.

EL KENZ A., Le complexe sidérurgique d'El Hadjar, un exemple industriel en Algérie, Paris, C.N.R.S./C.R.E.S.M., 1987, 376 p.

LESPES R., « Bône, port minier », Revue Africaine, 1930, n° 342-343, 27 p.

St AMMOUR S., Pôle de développement et arrière pays : la cas de Annaba-El Hadjar, Alger,A.A.R.D.E.S., 1979, 4 tomes.

TOMAS Fr., Annaba et sa région, organisation de l'espace de l'Extrême est algérien, Univ. Saint-Étienne, 1977, 720 p.

TRAVERS L., Le port de Bône, Diplôme géog. Univ. Aix-en-Provence, 1955.

INDEX

Mots-clés : Algérie (partie nord), Histoire contemporaine, Géographie, Villes